

**HADJ-AISSA Zohra**

Département d'Interprétariat et de Traduction  
Faculté des lettres et Langue  
Université d'Alger

**TRADUCTION ET DECONSTRUCTION  
CHEZ JACQUES DERRIDA**

يعالج هذا المقال، الترجمة و *déconstruction* التي ترجمت تقريبا بكلمة التفكيكية: المعنى الذي يؤدي إلى الأفكار الفلسفية والترجمانية لجاك ديريدا. ترجع كلمة التفكيكية، إلى اللولب الأبدى لتفسير النصوص: ما يسميه بـ «*différance*». فالمعنى لا يكون إلا مسيحيا، فلهذا نبحث عنه بلا جدوى في هذه *itérabilité* التي تعتبر المحرك. يجري المقال أيضا مقارنة بين أعمال جاك ديريدا وأعمال شارل سوندارس بيرس Charles Sanders Peirce وأومبارتو إيكو Umberto Eco، التي تتجه بوجه الإجمال نحو نفس الخاتمة. إن هذه المقاربة الفلسفية معقدة، مما يؤدي إلى الإدراك بوجه آخر وبأكثر عمقا، سياق الترجمة.

«L'enseignement que j'ai dispensé dans un département de traduction et d'interprétation a été pour moi plus qu'une discipline : c'est presque une vision du monde multiplié par le nombre de langues avec lesquelles nous traduisons.

Lire un texte avec ses élèves et le traduire est une activité intense, profonde et provocante, parfois intime et dérangeante, puisque le danger extrême, reste de mettre la main sur l'être essentiel de l'Autre. »  
George Steiner

Préface à «L'Encyclopédie internationale de la recherche sur la traduction »

## TRADUCTION ET DECONSTRUCTION CHEZ DERRIDA

En abordant le problème de la déconstruction et de la traduction, nous sommes appelés à parcourir un cheminement qui nous mènera vers la métaphysique du sens, et donc conséquemment à nous demander si Derrida a été anti-métaphysicien dans ses réflexions traductologiques et philosophiques sur le Sens, ou est-il plutôt le Métaphysicien du Sens de ce XXI<sup>e</sup> siècle. L'idée essentielle qui va déterminer la pensée derridienne c'est que toute traduction est une invitation, voire une complicité avec la métaphysique. Dans ce rapport de la traduction avec la métaphysique, Derrida parlera de « traces », d'« archi-écriture », de « torsion », de « réinscription » et de la stratégie du « sous rature » qui peut même décrire différentes formes de traduction, voire des « traductions anasémiques » dont la possibilité et la probabilité s'énoncent à l'infini même dans le fini.

Le texte doit donc sa vie et sa survie à cette iterabilité, idée fondamentale chez Jacques Derrida, ainsi donc la « différance » est écartelée à son tour en « différance ». La déconstruction va donc opérer dans la traversée du texte plutôt qu'à l'arrivée, et Derrida utilise souvent des recours, parfois antinomiques, pour prévoir même l'après-déconstruction, exemple : le mot « plaisir » serait traduit en tout autre chose au point d'arriver à un plaisir qu'on sent comme déplaisir. L'idée fondamentale aussi qu'on retrouve chez Derrida est celle de l'intraduisibilité, conséquemment de la fidélité au sens, et il est évident que nous ne l'entendons pas ici dans le sens d'incommunicabilité ; mais il s'agira plutôt pour nous d'indiquer la condition de réalisation, de possibilité de toute véritable traduction. Il n'est pas de complète et totale intraduisibilité, et c'est donc la traductibilité que nous interrogeons et pratiquons le plus souvent aussi dans notre enseignement et notre pratique de la traduction /interprétation..

« Intraduisible » peut donc se comprendre de plusieurs manières : la première ne signifie pas que la traduction soit impossible, et la seconde c'est que la traduction n'est réellement possible que si elle se mesure à ce qui représente la limite même de toute langue : donc l'intraduisible !. Et c'est là que la traduction doit être vivifiée entre affrontement et confrontation, elle doit sauvegarder ce support complexe que représente la réflexion philosophique et métaphysique face aux divers enjeux.

On peut même réellement s'interroger pour comprendre lequel des deux discours, ou des deux textes : source ou cible, abrite l'intraduisible. Heidegger à qui l'on posait la question suivante : - pourquoi vous complaisez-vous dans l'intraduisibilité ? répondit ainsi : - Intraduisible en quelle langue ? Réponse très significative, car l'on comprend vite que la

traduction n'est pas une opération naïve, et que toute langue est incapable à elle seule d'articuler et exprimer la totalité de l'expérience humaine. On pourrait même se demander s'il n'y a d'intraduisible, au seul sens acceptable, que ce qui ne mérite pas d'être traduit. On devrait pouvoir aussi admettre que seul est intraduisible, ce que nous n'avons pas la capacité de traduire, de dire, de lire, de comprendre. Et enfin peut-être que l'intraduisibilité réelle ne relève pas vraiment de la traduction telle que nous l'entendons communément, sinon et seulement de cet écart toujours nécessaire et inévitable entre deux modes de paroles, qui permet de comprendre comment prendre la Parole: et c'est alors «cette parole» seule qui est capable de traduire, non plus le traducteur. Pour Derrida, l'absolument intraduisible – étant déjà dans un domaine d'universalité de référence absolue – est absolument traduisible, ou déjà traduit. C'est donc à partir de tous ces questionnements que j'ai voulu interroger aussi l'œuvre derridienne à ce propos.

Pour articuler clairement mon intervention, je commencerai par exposer deux parties : l'apport de la «déconstruction» d'abord, puis nous reviendrons sur des lectures antérieures telles que C. S. Peirce et U. Eco pour les comparer à Derrida dans leurs problématiques et approches respectives où nous pouvons entrevoir des points communs tels que la quête du terme et du sens messianique dans le texte, conséquemment dans la traduction, et enfin une conclusion où je proposerai très humblement une approche critique de la déconstruction.

Lorsque nous essayons de comprendre l'origine et la portée des réflexions traductologiques chez Derrida, nous comprenons vite que l'objet de réflexion sera ici avant tout d'ordre métaphysique, et concernera la quête permanente du sens aussi bien dans la traduction intra- qu'interlinguale. Derrida en s'intéressant à cette problématique, à l'origine de la future théorie de la déconstruction, avait déjà lu de nombreux traductologues dont les œuvres l'inspireront et lui serviront de support

La traduction chez Derrida commence par celle des philosophèmes du grec au grec, par exemple : le logos, le pathos, le mythos dans cette « mythologie blanche », le telos, puis il abordera la traduction de termes grecs vers le français, par exemple: le pharmacon qui est à la fois remède, filtre mais aussi poison et drogue dans la « Pharmacie de Platon ». Prenons aussi l'exemple suprême du terme de « déconstruction » qui est proposé comme traduction de la « Destruktion » heideggerienne, mais dont la « lecture de l'original » est en soi aussi une traduction supplémentaire: c'est pourquoi la déconstruction commence en ce point où, de la langue, il ne peut rien être fait. Tout cela suscite chez lui les interrogations que nous allons découvrir à posteriori.

La lecture fondamentale, qui a poussé Derrida à réfléchir sur la traduction (ne serait-il pas plus judicieux d'écrire ici: traduction-tradition?) est celle de W. Benjamin, car si «le texte est manifestation d'une essence divine», la traduction est «manifestation de la manifestation» en ce sens qu'elle révèle l'occulte de l'original : il y a à chaque fois quelque chose qui apparaît et qui fait que la «traduction fait pivoter l'œuvre en révélant d'elle un autre versant», «l'au-delà du verset» des Cabalistes. Ceci est une œuvre d'une visée triptyque: à la fois éthique pour l'ouverture à l'autre, poétique par ses propriétés littéraires, et esthétique : car elle interroge la langue philosophique en tant que rapport à la Vérité. C'est l'opération traduisante sur la dialectique du Même et de l'Autre qui est ici et au cœur même de notre problématique, et que nous explique très bien Derrida dans «*Ce qui fait parler la langue*».

On comprendra donc aisément l'intérêt porté par celui-ci à des penseurs comme George Steiner aussi dans «Après Babel»: entre la «métaphysique du sens», thèse de traductibilité, le projet et concept de traduction «la certitude sensible» et la «nécessaire appropriation» qui définit les contraintes même du «double bind» et du «borderline», dans lesquelles le traducteur - serviteur de deux langues - aura à œuvrer entre créativité et liberté contrôlées, nous pouvons nonobstant trouver, dans certaines grandes traductions, un parfum d'immortalité !.

L'énigme du sens, la question et la quête du sens n'ont pas encore trouvé de solution, néanmoins ce qui n'a pu totalement être résolu dans le cadre des théories traductologiques que nous connaissons, apparaît par ailleurs comme autant de «signes» que quelque chose de fondamental manque encore à notre vision du monde.

Et c'est sur les traces de ce facteur manquant, que Derrida nous entraîne avec la déconstruction. A ce niveau de réflexion qui nous mènera vers le Transcendantal, l'Essence, l'Immanence du sens, nous pénétrons et explorerons – en lisant Derrida – d'autres champs, corrélations, «traces», niveaux fondamentaux de l'Univers et de la Pensée, toujours en quête d'une solution, solution qui nous interroge à son tour, car «cette solution» ne sera sans doute jamais la Vraie, la Seule, l'Ultime dans ce voyage de l'itérabilité «aux racines du sens». Pour essayer de mieux comprendre tout cela, il est évident que lire Derrida a été dans chaque page que je découvrais, une fête de l'érudition, un condensé de culture savante car je me suis délectée avec différentes œuvres, mais ces lectures sont aussi une invitation à un voyage sans fin, celui de la déconstruction : déconstruction du discours, de l'universel, de la philosophie, et dans ce qui me touche le plus : la traduction ; traduction où se nichent des «traces», de la «différence» de la «dissémination». Si la déconstruction m'a permis de

mieux repenser la traduction intra- et inter-linguale sur un plan philosophique, je me suis et aussi par ailleurs, posé la question de savoir si on ne courrait pas le risque en « déconstruisant » tout, de tomber dans une espèce de dérive herméneutique ? voire hermétique, dans une semiose sans conscience ? une semiosis illimitée qui nous prolongerait dans ce « continuum » en quête du « Signe Transcendental » ou du « Sens Messianique » que nous n'atteindrons sans doute jamais !.

Néanmoins, la problématique essentielle que nous devons poser ici est la suivante : qu'est-ce que la déconstruction apporte – ou n'apporte pas – au traducteur, à la traduction ? Il est évident qu'en termes d'interrogation métaphysique, de réflexions philosophiques et de transmission de la culture, la déconstruction prend un sens aussi fort et riche qu'inattendu dans le domaine de la traduction. On atteint, grâce à Derrida, le seuil du mystère jamais élucidé : celui du « sens du sens », là où les mots sont frappés d'impuissance : c'est le « misterium temendum » de l'impuissance des mots. On est avec Derrida dans un débat philosophique qui nous conduit et conduit notre pensée à ses propres impasses, impasses toujours renouvelées. Lorsque Derrida s'intéresse à la traduction qu'il qualifie de « redoutable et irréductible », il interroge aussi la déconstruction et sa réflexion procédera alors de trois étapes : il interroge d'abord les théories de la traduction et leurs auteurs, et pose le problème du sens et de la possibilité d'un tel passage qui pour lui « se fera toujours avec violence ». Ensuite il assoit sa propre pensée de la traduction et discute « l'étrange logique » qui relie le signifié au signifiant, c'est déjà l'ébauche d'une autre pensée que la déconstruction appelle puisque le troisième stade de sa réflexion devient purement métaphysique et ouvre la possibilité d'une survie des œuvres par la traduction, donc passage à la Tradition. La problématique essentielle restera aussi dans ses œuvres, celle de la possibilité de la philosophie comme traduction interlinguale car Derrida insiste sur les difficultés et les « anomalies » du passage d'un concept à un autre ; et où à défaut d'un sens univoque, il faudrait rechercher et traduire la plurivocité qui pourrait et devrait être parfaitement maîtrisable car pour Derrida alors : « Ne pas traduire ne devrait pas arriver ».

Tout sens est donné au-delà de langue : c'est donc cette vocation à l'universalité revendiquée par la philosophie, qui devrait être à la source de toute traduction ; mais toute transposition ou transfert ne se fait jamais sans reste : c'est pourquoi il interroge les traductions interlinguales à travers leur temps de publication, leurs rythmes, leurs auteurs, leurs écritures. Dans chaque nouvelle interprétation et/ou interrogation, c'est le « double bind » c'est la « pensée décalante » et « l'éruption », « le double renversement » qui émergent et apparaissent. C'est aussi la « différance » qui prime sous la

structure (« la stricture » dit aussi Derrida) où il y a une genèse active de différenciation. La traduction devient donc difficilement possible, et pourtant nécessaire à la fois. Et c'est là que la déconstruction devient lieu d'expérimentation chez Derrida : celle-ci va opérer sur l'idiome et l'idiomaticité, non plus seulement sur la langue, sur la langue des autres, ou la langue de l'Autre. Chez Derrida la traduction intra- et interlinguale se font une dans deux hyperboles traduisibles l'une de l'autre.

La traduction expose la déconstruction au paradoxe suivant : celle-ci fait de la traduction avec ses « traces », sa « différance », sa « dissémination », une opération problématique, voire impossible d'un côté ; mais par ailleurs, elle en fait une opération doublement nécessaire qui fait face à des oppositions, des doubles contraintes, fragilisées par leur déplacement et leur transfert ; il y a à la fois multiplicité et impossibilité de la traduction, multiplicité des idiomes qui en fait une traduction d'un système en déconstruction. W. Benjamin parlait de la « Société croissante » des langues, « les œuvres survivent grâce à la traduction et participent d'une promesse qui les dépasse », c'est peut être là et grâce à la déconstruction que s'opère l'acheminement vers une réconciliation des langues conçues par Derrida comme des « événements babeliens ».

A présent nous pourrions comparer la pensée de Derrida à celle de Peirce et d'Umberto Eco sur les problèmes de traduction et d'interprétation, voire d'interprétance. La découverte de la déconstruction de Derrida nous force à revenir aussi à la lecture de Charles Sanders Peirce et d'Umberto Eco et mieux comprendre leurs concepts respectifs en cherchant par la même une certaine interrelation ou ressemblance et quelque fois dissemblance.

La démarche de Charles S. Peirce dans son œuvre « Ecrits sur le signe » apparaît au carrefour de ce que nous appellerons la logique, la phénoménologie ou la sémiologie. Il s'agit bien du signe, mais sa théorie s'organise en catégorèmes après une minutieuse quête sur les phénomènes : Peirce met l'accent sur la façon dont le signe agit et s'ouvre sur une série d'interprétants – des représentamen – eux-mêmes à chaque fois différents, qui peuvent être infinis. L'interprétance peircienne ouvre les voies d'une interprétation illimitée : la semiosis ou semiose. Et si la semiosis illimitée n'a rien à voir avec une dérive herméneutique, pourtant elle est souvent évoquée au sujet d'une autre forme de dérive : celle que célèbre la déconstruction que nous traitons ici. Pour Derrida, tout texte renvoie à une/des interprétation (s) et produit par la même un renvoi indéfini : le texte a, par nature, une « essence testamentaire » et il jouit et/ou souffre à la fois de l'absence du référent. Affirmer donc, pour Derrida, qu'un signe souffre de l'abandon de son auteur, ne signifie pas nécessairement qu'il n'ait pas

pour autant de signifié littéral. Mais ce que Derrida vise, c'est une pratique plus philosophique que critique, pour essayer à chaque fois d'interroger, explorer et dominer ces textes par l'idée d'un signifié défini, définitif et autorisé. Davantage que le sens d'un texte, il veut défier et convoquer cette métaphysique de la présence, étroitement liée chez lui, à un concept d'interprétation (peut être déjà plus d'interprétance peircienne) fondé sur l'idée et la quête inaccessible sans doute, mais incessante et avide, d'un signifié définitif. Ce que Derrida veut démontrer c'est le pouvoir du langage et sa capacité de dire plus que ce qu'il n'énonce littéralement ; les lectures, ici, découvrent déjà une intention absente, qui n'est plus celle de l'auteur.

Le langage est ainsi pris, dans cette lecture derridienne, dans un jeu de signifiants multiples où les mots continuent à semer du sens, et si le texte ne peut incorporer aucun signifié unique, il faut convoquer la plurivocité car il n'y a pas de signifié transcendantal qui ne soit à notre portée. Tout signifié – dans la déconstruction – est donc toujours renvoyé et différé, tel qu'il n'y ait rien dans la chaîne signifiante qui ne procède ad infinitum. Interrogeons-nous à présent : Est-ce que la dérive infinie de Peirce dans le « continuum » renvoie aussi au processus déconstructif ou déconstructiviste ? Est-ce que Derrida cherche à légitimer sa tentative de déterminer « une semiosis du jeu infini », de la différance, de la « spirale infinie » de l'interprétation du texte ?

Comparons à présent la pensée de Derrida à celle d'Umberto Eco dans :

a) « *Lector in fabula* » où il affirme que tout écrit s'adresse à un destinataire qualifié de « Lector in Fabula » ou « Lecteur Modèle » qui loin d'être passif, doit tirer du texte ce qu'il ne dit pas, mais présuppose, ou encore mieux : promet de dire !. Cela s'appelle « la coopération interprétative du lecteur ». C'est un peu le clin d'œil du sémioticien au lecteur et interprète, même au philosophe, car l'objet essentiel de cette œuvre magistrale est la recherche des structures du texte, mais surtout de la jouissance que procure celui-ci et son écriture lorsqu'il est redécouvert au détour de chaque lecture ; et c'est ce que fait la déconstruction aussi lorsqu'elle travaille sur l'élément discursif, en défaisant par l'analyse les structures sédimentées d'un texte. Ces structures sont porteuses de significations virtuelles qui correspondent à l'infinité d'interprétations possibles. Le langage a donc une texture secrète ( ou « stricture » ) qui nous dépasse.

b)- « *Limites de l'interprétation* » dans lequel l'auteur pose trois questions fondamentales : à quoi reconnaît-on qu'une interprétation est juste



ou erronée ? ,que penser des théoriciens qui « déconstruisent » le discours ? , la sémiotique peut-elle dévier de sa route et tomber dans l'excès ? dans une espèce de semiosis sans conscience ? de dérive herméneutique ? ou de semiosis illimitée .

c)- « *La recherche de la langue parfaite* » qui est peut-être celle que cherche Derrida aussi « sur les traces du sens messianique » nous fait méditer sur l'épisode babelien et la « *confusio linguarum* » pour tenter de guérir de la blessure de la « chute » de la Tour en récupérant une langue adamique, ou en reconstruisant une « langue parfaite », mais est-ce une utopie ? Cette question est développée aussi dans son œuvre : « *Comment faire parler la langue* ».

Revenons donc sur ces procédés d'interprétation illimitée, de semiosis, de déconstruction, et posons-nous les questions suivantes : la traduction serait-elle alors définissable comme la possibilité de comprendre des choses que nous n'aurions jamais comprises, ni pu connaître à travers notre langue ? ; notre langue à elle seule, nous permet-elle réellement de communiquer ? Et nous constatons chez tous ces penseurs un fait évident : l'étrange paradoxe, encore une fois, de la traduction et de l'interprétation ! lorsqu'ils essayent de déconstruire le processus interprétatif .

Pour conclure , et après ces lectures plurielles de Derrida, j'oserais très humblement ébaucher une critique en tant qu'interprète/traductrice. Et si la déconstruction paralysait et freinait la compréhension ? revenait à la négation même de sa possibilité ? Derrida nie toute intuition du sens : il n'est interprétable qu'à l'infini et non dans une possession et une présence intellectuelle : pour lui il n'y aurait donc pas de saisie de sens possible. Il y a chez Derrida comme un dessaisissement et une absence permanente de sens, par « *différance* » incessante, ce qui nous permettrait, nous, de conclure que l'interprétation est illimitée, mais le contraire aussi peut-être : le lecteur ne rattrapera jamais le sens ! Est- ce que la pensée derridienne ne nie pas d'une certaine manière le pouvoir humain de comprendre ? . La « *différance* » ne serait elle pas une théorie immobiliste de la compréhension ? . Rien n'empêcherait un traductologue de l'accepter et de la comprendre de cette manière ; mais il est plus important jusqu'à un certain point –surtout quand il s'agit de pratique - de traiter d'abord de la théorie de la déconstruction et de pouvoir l'appliquer.

C'est à la négation de la compréhension, c'est à la paralysie du pouvoir de comprendre qu'aboutissent les « déconstructionnistes » : ce qu'ils semblent déconstruire c'est la compréhension, c'est l'interprétation elle même. La déconstruction ne serait- elle pas alors le « *cauchemar éveillé* » des traducteurs, et des interprètes ? Cette idée, même nihiliste, de la

déconstruction pourrait renaître encore de ses cendres parce qu'elle séduit par ses promesses de fécondité lorsque j'entends dans l'exercice de ma profession : «le sens de ce texte est inépuisable», «chacun est libre d'interpréter comme il peut/ou il veut» tout en respectant nonobstant certaines règles.

«La déconstruction» se présenterait alors comme une subvention systématique de la métaphysique actuelle et de sa possibilité et tentative de trouver des équivalents conceptuels du réel. Et étant donné que l'écriture peut être lue et relue dans des contextes, des espaces et des temps différents avec des changements : son sens est donc toujours instable et interprétable à l'infini.

La présence de la Vérité ne se manifesterait donc que dans une Parole équivoque qui nous échappe, et dans un sens messianique que nous cherchons en vain. Autrement dit, le sens n'est jamais présent parce qu'il est toujours différé dans une nouveauté que Derrida appelle la «différance». Le moteur de cette «différance» du sens est l'itérabilité du texte ou la répétition d'un signe ou d'un mot qui change sans cesse la signification de celui-ci. Derrida renverse ici le concept conditionnel d'écriture et dans ce double renversement de la déconstruction, l'itérabilité veut qu'on dise déjà, toujours, aussi - autre chose que ce qu'on veut dire, on dit autre chose que ce qu'on dit et voudrait dire et différent déjà de ce qu'on a dit, ce qu'on vient de dire et aurait voulu dire.

Avec une réflexion aussi complexe mais si profonde et contemporaine, Derrida pourrait apparaître dans un premier temps comme anti-métaphysicien, mais à mieux méditer la déconstruction, il est plutôt le Métaphysicien du Sens dont l'œuvre a encore beaucoup de choses à nous faire découvrir.

## BIBLIOGRAPHIE

- DERRIDA, Jacques : *Le Monolinguisme de l'Autre*. Ed. Galilée. Paris 1996.  
*Faire parler la langue*. Ed. de l'Herne. 2005  
*De la grammatologie*. Ed. Minuit 1967  
*Qu'est-ce qu'une traduction relevante ?*. Ed. de l'Herne 2005  
*L'écriture et la différence*. Ed. du Seuil 1967  
*La déconstruction*. Ed. du Seuil
- BENJAMIN, Walter : *Les tâches du traducteur* .
- BERMAN, Antoine : *Les Tours de Babel* .  
*L'Épreuve de l'Étranger*. Ed. Galimard. Paris 1984
- ECO, Umberto : *Le Signe. Histoire et analyse d'un concept*.  
Ed. Labor, Paris 1990.  
*La production des signes*. « Biblio essais » 1992  
*Lector in fabula. Cooperation interprétative dans les textes*  
*Narratifs*. Ed. Bernard Grasset. Paris 1985.  
*L'œuvre ouverte*. Ed. Seuil 1975.  
*La structure absente*. Mercure de France 1972  
*Sémiotique et philosophie du langage*. P.U.F 1988  
*Les limites de l'interprétation*. Ed. Grasset 2005.  
*A la recherche de la langue parfaite*. 1994  
*Dire presque la même chose*. (en voie de traduction et de publication)
- PEIRCE, Charles Sanders : *Ecrits sur le signe* .  
(rassemblés, traduits et commentés par Gérard Deledalle)  
ed. Seuil. Paris 1978.
- STEINER, Georges : *Après Babel. Pour une poétique du dire et de la traduction* .  
Paris Albin Michel, 1978.